

BARBARA CASSIN (a cura di), *Après Babel, traduire*, MuCEM, Marseille, 13/12/2016-20/03/2017.

Il y a une identité méditerranéenne au-dessus des identités nationales européennes. Marseille, par exemple, est certainement une ville française mais c'est aussi, et surtout, une ville méditerranéenne. Fondée par les Grecs comme port de commerce, en 600 avant J.-C., sous le nom de *Massalia*, elle fut annexée à l'Empire romain en 49 avant J.-C., lorsqu'elle devint *Massilia*. Selon la tradition catholique, Marie-Madeleine aurait propagé le christianisme dans la région. À partir du cinquième siècle de notre ère, la ville est gouvernée par les Wisigoths, puis par les Ostrogoths et enfin par les Francs. En 1481, Marseille est finalement incorporée dans le Royaume de France.

Historiquement Marseille est donc une ville de nombreux peuples et de nombreuses langues : grecque, latine, française, arabe et africaine. Dans une certaine mesure, c'était un lieu destiné à avoir un musée comme le MuCEM : le Musée des Civilisations d'Europe et de la Méditerranée. On peut dire que le MuCEM à Marseille est le bon musée dans la bonne ville.

Inauguré en 2013, lorsque la ville était la capitale européenne de la culture, le MuCEM (un cube de 15 000 m²), conçu par l'architecte français d'origine algérienne Rudy Ricciotti comme une « construction de pierre, d'eau et de vent », se trouve entre le fort Saint-Jean, l'un des plus anciens monuments de la ville, construit entre les XII^e et XVII^e siècles (à l'endroit même où ont été retrouvés les premiers vestiges de l'occupation grecque) et la Villa Méditerranée, inaugurée en 2013 et conçue par l'architecte italien Stefano Boeri, dans le but de « donner à chacun les clés de la compréhension de la Méditerranée contemporaine ». Le Fort, le MuCEM et la Villa forment un complexe dédié aux civilisations européennes et méditerranéennes.

Si le MuCEM ne pouvait être mieux placé, l'exposition *Après Babel, Traduire*, organisée par Barbara Cassin, n'aurait pas pu non plus trouver meilleur endroit. Nous pouvons dire que *Après Babel, Traduire* est la bonne exposition, dans le bon musée, dans la bonne ville. Inaugurée le 13 décembre 2016, l'exposition a eu lieu dans une ville polyglotte par nature. Comme on peut le lire dans la présentation du catalogue, écrite par Barbara Cassin, dès 1840, Flaubert parlait de ce microcosme babélique en ces termes : « Une Babel de toutes les nations, vous entendez parler cent langues inconnues, le slave, le sanscrit, le persan, le scythe, l'égyptien, tous les idiomes, ceux qu'on parle au pays des neiges, ceux qu'on soupire dans les terres du Sud ». Pour faire comprendre que la situation reste la même aujourd'hui, un court-métrage, *Marseille en VO*¹, a été réalisé spécialement pour l'exposition : il nous montre comment, tous les jours, à Marseille, on passe du français à l'arabe, à l'arménien, à l'ourdou, au wolof, au comorien, à l'anglais. La présence d'une multiplicité de langues et la pratique de la traduction sont des phénomènes toujours présents dans la vie quotidienne de la ville. En ce sens, *Après Babel, Traduire* n'est pas seulement une exposition, c'est ce que nous voyons partout, à tout moment, dans cette ville.

Pour comprendre comment la philologue et philosophe française Barbara Cassin est devenue la commissaire de cette exposition, il faudrait remonter au moins jusqu'en 2004, peut-être même avant. Mais prenons comme point de départ la publication en France, en 2004, du *Vocabulaire Européen des Philosophies* (Le Robert / Seuil), mieux connu par son sous-titre *Dictionnaire des intraduisibles*. Le travail monumental coordonné par Barbara Cassin, qui a impliqué 150 chercheurs de divers pays à travers le monde, est une étude d'environ quatre mille termes, d'environ 15

1 Consultable sur <http://dai.ly/x4w4jwa>, avec le mot de passe *EditionsMucem*.

langues principales, les langues européennes du titre, mais aussi d'autres, avec lesquelles ces dernières ont établi des relations historiques importantes.

Le *Dictionnaire* se pose, d'une certaine façon, comme la conséquence naturelle d'une réflexion philosophique antérieure de Barbara Cassin sur la sophistique ancienne et sur le statut du langage dans la constitution de la pensée philosophique. Il faut se rappeler que la philosophie n'est pas seulement faite de concepts (universels) mais de mots (singuliers) en langues (singulières) et que, dans le passage d'une langue à l'autre – donc en traduction – il y a quelque chose qui se produit comme une impasse ou, comme Barbara Cassin préfère le dire en se servant de la psychanalyse, comme un symptôme de la différence entre les langues. L'impossibilité de traduire complètement une langue dans une autre langue nous rappelle l'irréductibilité du mot au concept philosophique. L'intraduisible n'est pas, cependant, ce qui ne peut pas être traduit, mais, dans une formulation lacanienne que Barbara Cassin a explorée, « ce qui ne cesse pas d'être traduit ».

Dix ans après la parution du *Dictionnaire des intraduisibles*, Barbara Cassin a dirigé un volume, publié en 2014 en France par les Éditions Rue d'Ulm, intitulé *Philosopher en langues : les intraduisibles en traduction*. Ce livre rend compte du travail de traduction du *Dictionnaire des intraduisibles* en d'autres langues comme l'ukrainien, l'arabe, l'anglais américain, le roumain, le portugais brésilien, l'hébreu et l'italien. Le *Dictionnaire des intraduisibles*, paradoxalement, se traduit en langues. Chaque traduction ajoute quelque chose de nouveau à l'édition originale, selon la particularité de la langue d'arrivée. Le *Dictionnaire* devient ainsi un travail permanent, virtuellement infini, de traduction de la pensée. La traduction américaine, *Dictionary of Untranslatables: a philosophical Lexicon*, a été publiée par Princeton University Press en 2014. L'édition brésilienne doit sortir début 2018.

Quand on parle de l'intraduisible, on parle donc de ce qui est toujours à traduire, ce qui n'implique pas l'impossibilité de la traduction, mais son éloge. Et c'est précisément ce que fait Barbara Cassin dans son dernier livre, publié à Paris par Fayard en 2016, quelques jours avant l'ouverture de l'exposition de Marseille : *Éloge de la traduction: compliquer l'universel*.

Il s'agit, pour Barbara Cassin, de penser aux conséquences philosophiques et politiques de la pratique de la traduction, parce que seule la traduction nous permet de localiser l'intraduisible comme la dimension la plus fondamentale d'une langue, de même que, pour la psychanalyse, seule la relation avec l'autre nous permet de réaliser notre symptôme. En d'autres termes, le symptôme est relationnel, il n'existe pas comme quelque chose de substantiel. C'est seulement parce qu'il y a une altérité que nous pouvons réaliser que quelque chose n'est pas traduit. L'intraduisible est donc un effet de la traduction.

Nous pouvons aussi dire que l'intraduisible est ce qui résiste à l'universalisation. Par opposition au concept qui, en théorie, décrit une notion universelle susceptible d'être transmise intégralement, l'intraduisible décrit une singularité absolue, celle d'un mot ou d'une langue, de même que le symptôme décrit la singularité du sujet devant le grand Autre, qui est la langue même où il cherche à se traduire. Parler dans une langue est déjà traduire dans cette langue un intraduisible : le sujet lui-même dans sa dimension réelle. Mais c'est seulement dans cet effort de traduction que le sujet peut réaliser sa propre intraduisibilité, qui ne doit pas être prise par lui comme une faute, mais comme sa richesse la plus précieuse. Bien sûr, d'un point à l'autre, il y a un parcours à faire. D'où la nécessité de pratiquer la traduction.

L'exposition *Après Babel, traduire* cherche à traduire, en images et objets, toute cette réflexion développée par Barbara Cassin pendant ces dernières années. Elle est, en ce sens, un travail de traduction, de concepts et de mots, en images et en objets, en livres et en œuvres d'art. Son

travail de commissaire doit être compris dans le même sens que nous comprenons son travail de traductrice, de philosophe et de philologue : il s'agit de traduire pour faire apparaître l'intraduisible.

L'exposition est divisée en trois parties, chacune divisée à son tour en deux sections. La première partie, « Babel, malédiction ou chance? », commence par aborder le « mythe de Babel » lui-même, mais traite également du thème des « politiques de la langue, politiques de la traduction ». Cette partie de l'exposition commence par la magnifique installation-vidéo « ZID / MUR » (1998), de Danica Dakic, où l'on voit des dizaines de bouches disposées côte à côte parlant des langues totalement différentes. C'est peut-être l'image la plus synchronique du mythe de Babel, comme quelque chose qui se passe maintenant, en tous lieux, alors que les images suivantes de l'exposition représentent Babel de façon plus diachronique, comme quelque chose qui aurait eu lieu un jour, dans le passé, comme dans les illustrations de Gustave Doré ou dans les différentes peintures à l'huile sur bois d'Abel Grimmer et Brueghel le jeune. Il y a d'autres images de la Tour de Babel dans cette section de l'exposition, comme la gravure de Kircher, qui montre une Tour de Babel cinq fois plus grande que le diamètre de la terre, et qui aurait fait changer la position de notre planète dans l'univers, ou les illustrations d'Erik Desmazières pour la nouvelle de Borges *La Bibliothèque de Babel*.

La traduction et la variété des langues nous font penser aussi aux représentations de l'étranger et du barbare comme celui qui parle une langue incompréhensible. Une illustration amusante de ce lien en est donnée par Mark Liberman. Elle s'intitule « The equivalent of "It's all greek to me" » et, au moyen d'un diagramme de flèches, nous montre que pour chaque langue il y a toujours une autre langue qui est considérée comme la plus incompréhensible parmi toutes. La phrase « Pour moi, c'est du grec » sert aux Brésiliens, aux Portugais, aux Espagnols, aux Norvégiens, aux Suédois, aux Anglais et aux Américains, aux Néerlandais et, à leur époque, aux Latins pour désigner une langue comme totalement incompréhensible. Les Grecs, quant à eux, expriment la même idée en disant : « Pour moi, c'est du chinois », tout comme les locuteurs d'hébreu, les Français, les Russes, les Hongrois, les Lituanais, les Roumains, les Polonais, etc.

Nous trouvons également dans cette partie de l'exposition les objets historiques qui témoignent de l'effort permanent de traduction accompli par l'humanité, comme la plaque métallique emmenée dans l'espace à bord des sondes spatiales Pioneer 10 en 1972 et Pioneer 11 en 1973, comme une espèce de bouteille à la mer, pour communiquer avec d'éventuels extra-terrestres, et qui porte, entre autres symboles, l'image d'un homme et d'une femme nus ; et, à l'autre extrémité de l'histoire, une tablette d'argile datant du XVI^e siècle av. J.C., avec le texte d'une lettre écrite par le pharaon Amenôpis à un dirigeant palestinien, en caractères cunéiformes, en akkadien, qui était à l'époque la langue diplomatique.

La deuxième partie de l'exposition, « Les flux et les hommes », commence par les chemins de la traduction. Dans cette section, on trouve de nombreuses éditions anciennes, comme les traductions en arabe et en hébreu des *Éléments* d'Euclide, datées autour de 1270, et celle en Chinois, datée de 1607. Ou encore la traduction arabe d'Aristote de 1027, celle de Ptolémée, autour du IX^e siècle, ou la traduction française des *Mille et une nuits*, publié en Suisse en 1785. Dans cette partie de l'exposition nous voyons également comment la pensée de Marx a été traduite en plusieurs langues, avec la diffusion des idées révolutionnaires du philosophe allemand.

Un moment significatif de cette partie de l'exposition, intitulé « Traduire la parole de Dieu », rend compte du questionnement actuel de Barbara Cassin autour des intraduisibles des trois monothéismes: l'islam, le judaïsme et le christianisme, questionnement qui devrait mener dans

les années à venir à l'édition d'un nouveau dictionnaire des intraduisibles de la pensée religieuse. Dans les trois jours qui ont suivi l'ouverture de l'exposition, les chercheurs impliqué(e)s dans ce projet ont animé dans le MuCEM un atelier, qui s'est terminé par une table ronde publique sur les mots pour dire Dieu, le Livre et l'Autre, dans ces trois traditions religieuses.

C'est aussi dans cette partie de l'exposition qu'est présentée la traduction latine de la Bible par saint Jérôme. En 483, le pape lui avait commandé une traduction latine pour remplacer l'ancienne version, considérée comme peu fiable et pleine de difficultés. Pour accomplir cette tâche, saint Jérôme perfectionne son grec et apprend l'hébreu. Finalement, il consacre une trentaine d'années à ce travail, en créant ce que nous appelons la Vulgate. Cette traduction est le premier livre imprimé par Gutenberg en 1455. Le Concile de 1546 stipule qu'elle est la seule à faire autorité pour les fidèles catholiques. Dans l'exposition, nous en trouvons une édition de 1592.

Dans cette partie de l'exposition nous voyons également la Bible Polyglotte d'Alcalá en six volumes, éditée par le cardinal Jimenez, archevêque de Tolède, entre 1514 et 1517. Au milieu de la page se trouve la Vulgate de saint Jérôme, entre le texte grec et le texte hébreu. On trouve aussi dans cette section des traductions du Coran en persan et la première traduction du Coran en latin, réalisée par Pierre le Vénérable autour de 1141 et destinée aux non-musulmans.

L'exposition souligne encore que la traduction de la Bible a donné lieu à de nombreuses langues vernaculaires modernes, comme l'allemand, né, on peut le dire, de la traduction de Luther publiée à Wittenberg en 1534. Également dans cette section sur la parole de Dieu, nous pouvons admirer l'incroyable travail du philologue allemand Johan Christoph Adelung, qui, en 1806, traduit le « Notre Père » dans 500 langues connues à l'époque.

Nous arrivons enfin à la dernière partie de l'exposition, « Traduisibles / intraduisibles », qui nous fait entrer dans l'atelier du traducteur, avec Baudelaire, Mallarmé, Artaud et Pessoa : tous, ils se sont essayés à traduire Edgar Poe. C'est aussi dans cette section que nous trouvons le *Manifeste anthropophage* du poète brésilien Oswald de Andrade, publié dans la *Revista de Antropofagia* (1928-1929), avec son « Tupi ou non Tupi, telle est la question » qui met en jeu / introduit la dimension interculturelle et anthropologique de la traduction, ainsi que la référence à la *Intradução*, mot créé en 1974 par Augusto de Campos, dont le *in* fait référence à la fois à l'intraduisible mais aussi à l'anthropophagie qui est en jeu dans la traduction, comme dans la *Rosa para Gertrude*, extraite de *Despoesia* (1970-1993).

CLAUDIO OLIVEIRA DA SILVA